

ce cumul de 1888, nous obtenons 1840. L'année 1888 est celle au cours de laquelle la région de la Haute-Falémé a été nominalement « pacifiée » par les accords que les chefs de cette région ont signés avec la mission Levasseur. On peut donc admettre que le *terminus ante quem* de construction du *tata* de Satadougou-rive gauche est 1888 et que le *terminus post quem* est 1840.

#### 6.15.5. Bilan

Même si nous disposons de peu de données historiques sur l'entité du Bafé, il semble que Satadougou ait été le village le plus important de cette formation politique, si jamais elle a existé. Comme la plupart des villages situés en bordure de la Falémé, il apparaît qu'à Satadougou les populations ont souvent occupé l'une ou l'autre berge, peut-être en fonction des circonstances. Si aujourd'hui Satadougou semble un peu à l'écart, cela ne devait probablement pas être le cas à l'ère atlantique, à en juger par les descriptions de Mungo Park. À la marge des formations étatiques importantes comme le Fouta Djallon, cette région était une zone de prédation pour ces dernières. En ce qui concerne Satadougou-rive gauche, l'arrivée et l'installation de sa population semblent être tardives ; elles auraient précédé de peu la colonisation française. Le site où se trouvait le *tata* de Satadougou-rive gauche est actuellement un lieu de culture : il n'y a donc presque pas de vestiges apparents en surface.

En ce qui concerne Satadougou-rive droite, situé au Mali, des recherches supplémentaires sont nécessaires afin de comprendre la dynamique d'occupation de ce site. Au-delà des sites de Satadougou, rive gauche et rive droite, des recherches complémentaires permettront de connaître la situation réelle de cet espace politique avant la colonisation française. En somme, c'est toute l'histoire de l'entité du Bafé qui doit davantage être investiguée.

### 6.16. Synthèse des données sur les *tata* de la vallée de la Falémé

Depuis septembre 2015, nous avons mené des travaux de recherche aussi bien sur le terrain, dans la vallée de la Falémé qu'en laboratoire à l'Université de Genève. Au cours des trois missions de terrain que nous avons réalisées, nous avons prospecté et documenté 15 sites, répartis du nord au sud de la vallée de la Falémé sur les territoires des entités étatiques qui se sont établies à l'ère atlantique à savoir le Boundou, le Dantila, le Bélé Dougou et le Sirimana. La région de la Moyenne et de la Basse-Falémé, correspondant au territoire qu'occupait le royaume du Boundou, semble de prime à bord mieux pourvue en sites fortifiés, mais ce déséquilibre résulte davantage d'un biais de la recherche que d'une réalité de terrain. En effet, nous avons effectué nos deux premières missions dans cette partie de la vallée, et seule la dernière mission s'est consacrée à la partie méridionale. Nous sommes donc conscient que le tableau dressé à l'issue de ces travaux est encore incomplet et que de nombreuses autres recherches seraient nécessaires pour le compléter.

#### 6.16.1. Apports des données archéologiques

L'approche archéologique nous a conduit à effectuer des prospections et à dresser des relevés des vestiges sur huit sites. Les sites pour lesquels nous n'avons pas de relevés sont ceux sur lesquels les éboulis de fortification n'étaient pas visibles en surface. Cette absence de visibilité en surface n'est pas synonyme d'absence de vestiges enfouis ; seuls des sondages ou des fouilles permettront de savoir si ces vestiges ont été conservés ou pas. Sur les sites qui ont été sondés (Som Som, Koussan, Samba Yaye, Koba et Dalafi), les fouilles ont permis de mettre au jour des assises de fondations et d'élévations parfois bien conservées. La description de ces assises a contribué à la caractérisation des techniques de construction mises en œuvre pour l'édification de ces structures.

##### a. Matériaux

Dans le corpus que nous avons étudié, la pierre et le banco sont les principaux matériaux utilisés (table 6.1). En ce qui concerne la pierre, tous les types présents dans l'environnement immédiat des sites ont été utilisés. Ainsi, il y a des murs avec des moellons latéritiques, granitiques et gréseux. Les observations de terrain nous suggèrent qu'il n'y a pas eu de transport de ces matériaux sur de longues distances car les distances entre les sources d'approvisionnement et les sites de construction semblent inférieures à deux kilomètres. Pour les sites situés à proximité des cours d'eau comme Koba, Samba Yaye et Som Som, la matière première était prélevée directement dans le lit des rivières. Sur les sites de Koussan et de Som Som, on note une utilisation de blocs de scories de fer, mais cette utilisation est occasionnelle et aléatoire. Ces scories de fer sont des déchets provenant des sites de réductions métallurgiques proches. Même si cette activité s'est pratiquée jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle dans certaines localités de la région comme au Dantila, il n'est pas certain que les scories aient été collectées sur des sites de réduction contemporains à l'édification des structures défensives. Ces scories provenaient probablement des sites plus anciens, compris entre le 4<sup>ème</sup> siècle BC et le 7<sup>ème</sup> siècle AD (Walmsley 2018).

Les moellons de pierre utilisés sur les sites ne semblent pas avoir été équarris ou taillés, sauf dans le cas de la structure de Boulebane où les angulosités et les faces régulières des moellons suggèrent qu'un dégrossissage a été effectué. À Hamdallaye, nous avons observé aussi que les moellons possèdent des faces planes et régulières. Mais cette régularité tient plutôt à la nature même des roches gréseuses utilisées ; celles-ci se débitent plus ou moins naturellement suivant des lignes de clivage permettant d'obtenir des surfaces planes.

Le second matériau entrant dans l'édification des murs est le banco, une terre crue pétrie avec de l'eau et intégrant parfois un dégraissant végétal ou animal. Il peut être utilisé comme élément principal dans le cadre d'une maçonnerie de terre crue, ou comme matériau secondaire en servant

Table 6.1 : Tableau récapitulatif des matériaux utilisés.

Sites \ Matériau	Som Som	Koussan	Samba Yaye	Hamdallaye	Darra-Lamine	Koba	Demboube	Tambataguella	Boulebane	Medina Dantila	Bembou	Goulounga	Kondhokou	Satadoungou	Dalafi	
Pierre (avec mortier jointif en terre crue)	✓	✓	✓	✓	✓	✓	✓	✓								?
Banco									✓	✓	✓	✓	✓	✓	✓	?

de mortier de liaison dans le cas d'une maçonnerie de pierre. Sur les sites fouillés, le banco était utilisé comme mortier. L'homogénéité du mélange était telle que nous n'avons pas pu distinguer, macroscopiquement, s'il y a eu adjonction ou pas de dégraissant. Bien que nous n'ayons pas retrouvé de vestiges de muraille uniquement en banco, les textes historiques mentionnent leur existence à maintes reprises. C'est le cas par exemple des murailles des sites de Samba Kontaye, Boulebane, Mamakono, Medina Dantila, Bembou ou Satadoungou. Il semble en fait que l'édification de *tata* en banco était le modèle de construction le plus répandu, ce qui a laissé supposer à des voyageurs comme Mungo Park et André Rançon, à plus d'un siècle d'intervalle, que tous les villages d'Afrique de l'Ouest étaient fortifiés avec des murailles de terre (Park 1996 : 62 ; Rançon 1894 a). Avec le cas du *tata* de Koussan, nous constatons qu'il est possible que le revêtement d'enduit de banco qui était parfois appliqué sur les constructions de pierre ait pu laisser croire que la muraille était uniquement en terre.

Parce que nous n'avons pas retrouvé de vestiges conservés de muraille en élévation et parce que nous n'en avons fouillé que de modestes portions, il est difficile de parler des réparations et de l'entretien des murailles. Toutefois, il est historiquement connu que les murailles étaient régulièrement entretenues au risque de s'effondrer après l'hivernage. La muraille de Medina Dantila, par exemple, avait une épaisseur importante car une nouvelle couche de banco était rajoutée après chaque hivernage. Boulebane qui subissait constamment des attaques a certainement aussi été régulièrement restauré.

#### b. Techniques

L'édification des structures défensives requiert des techniques variables selon le type de structures. Dans le cadre de notre étude, nous n'avons travaillé que sur les fortifications construites ; c'est donc sur la caractérisation des procédés mis en œuvre pour l'édification des murs que nous allons nous attarder. À partir des vestiges que nous avons retrouvés, nous avons identifié un seul genre de

maçonnerie : la maçonnerie liée, utilisant la pierre, et un mortier de terre pétrie. Cette maçonnerie liée se décline en deux techniques : l'élévation simple ou mono-parement et l'élévation à double parement.

La technique de l'élévation simple (ou mono-parement) consiste en un empilement de matériaux formant un mur bloc. Nous émettons l'hypothèse que cette technique a été utilisée sur le site de Koba, et probablement sur le site de Tambataguella. Des fouilles sur ce site permettront de confirmer cette hypothèse. Pour mettre en œuvre cette technique, les constructeurs ont posé une fondation en entassant des moellons de pierre pour former les assises inférieures. Et au-dessus de cet entassement, le reste de la muraille était probablement complété par des assises de banco montées à la bauge, mais cela est une autre hypothèse qui doit être confirmée.

Bien que le double parement soit la technique la plus courante, elle n'a pas été pratiquée de manière uniforme sur tous les sites. Nous avons distingué deux variantes qui sont : le double parement avec remplissage et le double parement sans remplissage. L'utilisation de blocailles de remplissage a été identifiée sur les sites de Som Som, Hamdallaye, Samba Yaye et sur la structure interne du site de Boulebane. Le double parement sans remplissage n'a été identifié que sur le site de Koussan.

Même si nous n'avons pas retrouvé de vestiges de muraille en banco, leur existence est connue à travers les sources historiques, et il est possible de suggérer que la technique d'élévation utilisée pour bâtir ces murailles était l'élévation à la bauge. C'est une technique permettant d'empiler des masses de terre pétrie à la main, sans coffrage, sans modelage, ni façonnage. D'après les travaux effectués par Thomas Pelmoine sur l'habitat vernaculaire du Sénégal Oriental, cette technique est encore utilisée de nos jours dans la région pour la construction des bâtiments d'habitation (Pelmoine 2020).

Pour les sites de Darra-Lamine et Demboube, où la pierre a été identifiée comme principal matériau de construction,

**Table 6.2: Tableau récapitulatif des techniques utilisées. Les cases en gris sont des sites sur lesquels la technique n’a pas été observée.**

Sites \ Techniques	Tambataguela	Koba	Som Som	Samba Yaye	Hamdallaye	Koussan	Boulebane	Medina Dantila	Bembou	Goulounga	Kondhokou	Satadougou	Demboube	Darra-Lamine	Dalafi
Mono-parent	✓	✓											?	?	?
Double parent avec remplissage			✓	✓	✓								?	?	?
Double parent sans remplissage						✓							?	?	?
Bauge							✓	✓	✓	✓	✓	✓			?

des investigations supplémentaires et des fouilles sont nécessaires afin de déterminer les techniques de construction utilisées.

À ce stade, le site de Dalafi est singulier ; il se distingue notamment par le fossé que nous avons identifié en fouille. Des travaux supplémentaires sont nécessaires, afin de mieux documenter ce site.

*c. Formes et superficies*

Le corpus de sites que nous avons étudiés présente une extrême variabilité de formes, de sorte qu’il n’est pas possible de les classer suivant ce critère. À côté des structures parfaitement circulaires comme celles de Demboube et de Dalafi, on a des structures aux formes indéfinies, comme Hamdallaye et Tambataguela. En ce qui concerne le flanquement, nous avons identifié la crémaillère ou le tracé à redan (ou en zig-zag). Le flanquement en crémaillère permet premièrement d’assurer la solidité des murs. Deuxièmement, il renforce le système de défense en favorisant des tirs croisés. Nous avons retrouvé les fondations de ce système de flanquement à Koussan, à Samba Yaye, et il a été utilisé

probablement à Tambataguela. La muraille de Boulebane était aussi construite suivant ce système (Gray 1826 :122). À Hamdallaye, ce système de flanquement a été peu utilisé. On observe seulement quelques ruptures de faible amplitude ; les murs sont donc presque rectilignes.

Les surfaces couvertes par les structures ne sont pas constantes; les aires varient de 2 à 467 ares (Table 6.3). Les différences de superficie entre les structures permettent de s’interroger à la fois sur les fonctions possibles des sites, mais aussi sur les effectifs des populations qui occupaient ces sites.

*d. Artéfacts archéologiques*

Les fouilles archéologiques ont également permis la mise au jour d’un nombre important de vestiges de structures d’habitat et d’artéfacts mobiliers se composant pour l’essentiel de tessons de céramiques, de tessons de porcelaine, de perles d’importation, de perles de facture locale en céramique, de fusaioles, de poids de filet, de tessons de verre et de deux objets en fer dont un anneau et une pointe. La présence d’objets d’importation dans ces assemblages témoigne bien de l’existence

**Table 6.3: Tableau récapitulatif des aires des sites fortifiés.**

Sites	Demboube	Darra-Lamine	Koba	Samba Yaye	Hamdallaye	Som Som	Tambataguela	Dalafi	Koussan	Boulebane	Medina Dantila	Bembou	Goulounga	Kondhokou	Satadougou
Aire (en are)	2	11	11	12	50	55	73	467							

d'échanges, directs ou indirects, entre ces sites et des centres connectés aux circuits d'approvisionnement des comptoirs européens. Au vu de la quantité de produits d'importation que nous avons trouvés en sondage ou observés en surface, il semblerait que les sites situés au nord, notamment Darra-lamine, Som Som, Boulebane et Koussan, aient longuement ou intensément entretenu ces échanges. Certains de ces objets, datant de l'ère atlantique, se retrouvent encore en cours d'utilisation dans certaines familles. Ils font désormais partie de l'héritage familial qui est transmis. La question principale est de savoir contre quels produits ces objets étaient échangés ?

### 6.16.2. Apports des données historiques

#### a. Sources

Réparties en deux catégories, orales et écrites, les données historiques ont constitué une source majeure dans notre étude. La collecte de ces sources s'est faite tant en laboratoire que sur le terrain, et leur exploitation s'est effectuée à diverses étapes de notre recherche. Ces données historiques se sont révélées très inégales, entre certains sites comme Som Som sur lesquels nous avons beaucoup d'informations et d'autres comme Tambataguela pour lequel nous ne possédons que le nom du lieu comme renseignement. En outre, il est important de préciser que nous n'avons pas pu prospecter un nombre important de sites dont les sources historiques mentionnent pourtant l'existence d'un *tata* à un moment ou à un autre de l'histoire. Nous faisons par exemple référence aux sites d'Alinguel, Sansanding, Malogniaki, Samba-Gala et beaucoup d'autres dont les auteurs comme A. Raffenel et A. Rançon ont indiqué que les murailles étaient déjà dans un état de délabrement avancé au 19<sup>ème</sup> siècle. Bien évidemment, des recherches plus approfondies sur ces sites peuvent permettre la localisation des vestiges de ces structures.

Les sources historiques nous ont aidé à reconstituer l'histoire des entités étatiques de la vallée de la Falémé. Ces sources, principalement orales, nous ont aussi aidé à la reconstitution des contextes spécifiques de construction des fortifications pour chaque site. Dans certains cas, nous avons également eu accès à des éléments d'histoire qui se sont déroulés sur les sites. Même si ces récits ont souvent eu un caractère partiel et partiel, il n'en demeure pas moins que dans nombre de cas, il s'agissait de la seule source dont nous disposions. Au-delà de l'histoire des sites, les enquêtes de terrain ont également permis d'appréhender les rapports que les populations riveraines ont vis-à-vis de ces sites.

#### b. Contextes d'édification

Bien que s'inscrivant largement dans le contexte historique de l'ère atlantique, c'est dans des contextes spécifiques que les fortifications ont été érigées le long de la Falémé. Sans être exhaustive, notre étude a permis de répertorier trois cas de mise en place des fortifications. Il est important de

préciser que ces différents contextes ne s'excluent pas ; il est même possible que ce soit la conjugaison de certains contextes et facteurs qui ait provoqué ces processus de fortification.

Le premier contexte est celui de la fortification des résidences royales. Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre 3, la notion de « capitale » comme siège du pouvoir n'est pas appropriée pour cette région ; il vaut mieux désigner ces lieux comme étant des résidences royales. Pour diverses raisons, les chefs pouvaient avoir une ou plusieurs résidences. C'est dans le but de protéger les membres de leurs familles que ces résidences étaient fortifiées. Ce fut le cas des villages de Boulebane, Koussan et Hamdallaye dans le Boundou. Dans le Bélédougou, nous n'avons pas repéré les vestiges de la structure défensive de Mamakono, mais par l'intermédiaire des sources historiques, on sait que ce village, où résidaient les chefs du Bélédougou, était très bien fortifié à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle (Hecquard 1853 : 379). Dans le Dantila, où l'autorité était moins centralisée, et dans le Sirimana, où elle se déplaçait au gré de la puissance des chefs de villages, les villages étaient également fortifiés. Les documents historiques attestent par exemple de l'existence de fortifications dans les résidences royales du Dantila de Baniserile au 18<sup>ème</sup> siècle (Park, 1996 : 333-334), de Gondoho (actuel Kondhokou ?) et de Medina Dantila au 19<sup>ème</sup> siècle (Gallieni 1891 : 602 ; Rançon 1894 a : 542).

La mise en place des fortifications pouvait également s'opérer dans le cadre de la prise de possession et du maintien de la domination d'une entité sur un territoire. Ce faisant, ce processus aboutissait à un maillage du territoire, permettant à la fois une défense plus efficace contre les ennemis, mais aussi un contrôle plus rapproché des populations soumises. Dans notre corpus, les *tata* de Som Som et de Samba Yaye font partie de cette catégorie. Ces *tata* ont été construits pour assurer la protection des populations peul du Boundou, mais aussi pour préserver le territoire face aux entités voisines du Bambouk et du Kaarta. Dans ce contexte, on peut également classer diverses structures qui ont été édifiées dans de nombreux villages et dont la fonction était de protéger les villageois en cas d'attaque.

Le troisième contexte que nous avons identifié est celui des fortifications de campagne, qui sont des structures édifiées rapidement pour servir ponctuellement d'abris à un chef ou à une armée en campagne. Le fait a été documenté dans le Kaarta par Raffenel (1856 : 324), et l'histoire du *tata* de Koba permet de le ranger dans cette catégorie.

#### c. Utilisation

Si l'utilisation première d'une fortification dépendait de son contexte de mise en place, au cours du temps, des usages secondaires s'y greffaient. Bien que les contextes communautaires soient différents, les enquêtes ont révélé un usage quasi uniforme des structures défensives. En temps de paix, seuls quelques privilégiés, généralement

membres des familles régnantes, résidaient à l'intérieur des fortifications, tandis que les autres membres de la société vivaient à l'extérieur. Cet usage explique la présence de vestiges de sites d'habitat à l'extérieur des différents *tata* que nous avons étudiés. En cas d'attaque, les femmes et les enfants s'enfermaient à l'intérieur des murailles. Les défenseurs pouvaient combattre à l'extérieur et se repliaient à l'intérieur en cas de désavantage. Il était aussi courant de se barricader à l'intérieur pour avoir un avantage sur les assaillants.

### 6.16.3. Datations

Pour situer chronologiquement les phases de construction et de destruction des fortifications sur nos sites, nous avons utilisé à la fois des dates fournies par les sources historiques et les datations radiométriques. Les datations

historiques s'appuient sur les données écrites, quand elles sont disponibles; et dans le cas contraire, nous avons exploité les données orales. Le temps de l'histoire orale n'étant pas toujours très exact, nous avons chaque fois essayé, quand c'était possible, de croiser ces données ou de les recouper avec une donnée ou une date historique. Selon les données historiques, les dates de construction et d'utilisation des *tata* des sites que nous avons étudiés se situent globalement entre le 18<sup>ème</sup> et le 19<sup>ème</sup> siècle (fig. 6.55). Le *djihad* de Mamadou Lamine marque véritablement la fin de l'ère des fortifications, car les sites qui n'ont pas été détruits par cet événement sont tombés en désuétude et ont été démantelés après cette guerre.

Seulement, les sources historiques n'ont pas fourni des datations pour tous les sites. Sur certains sites, la seule information chronologique disponible figurait dans le

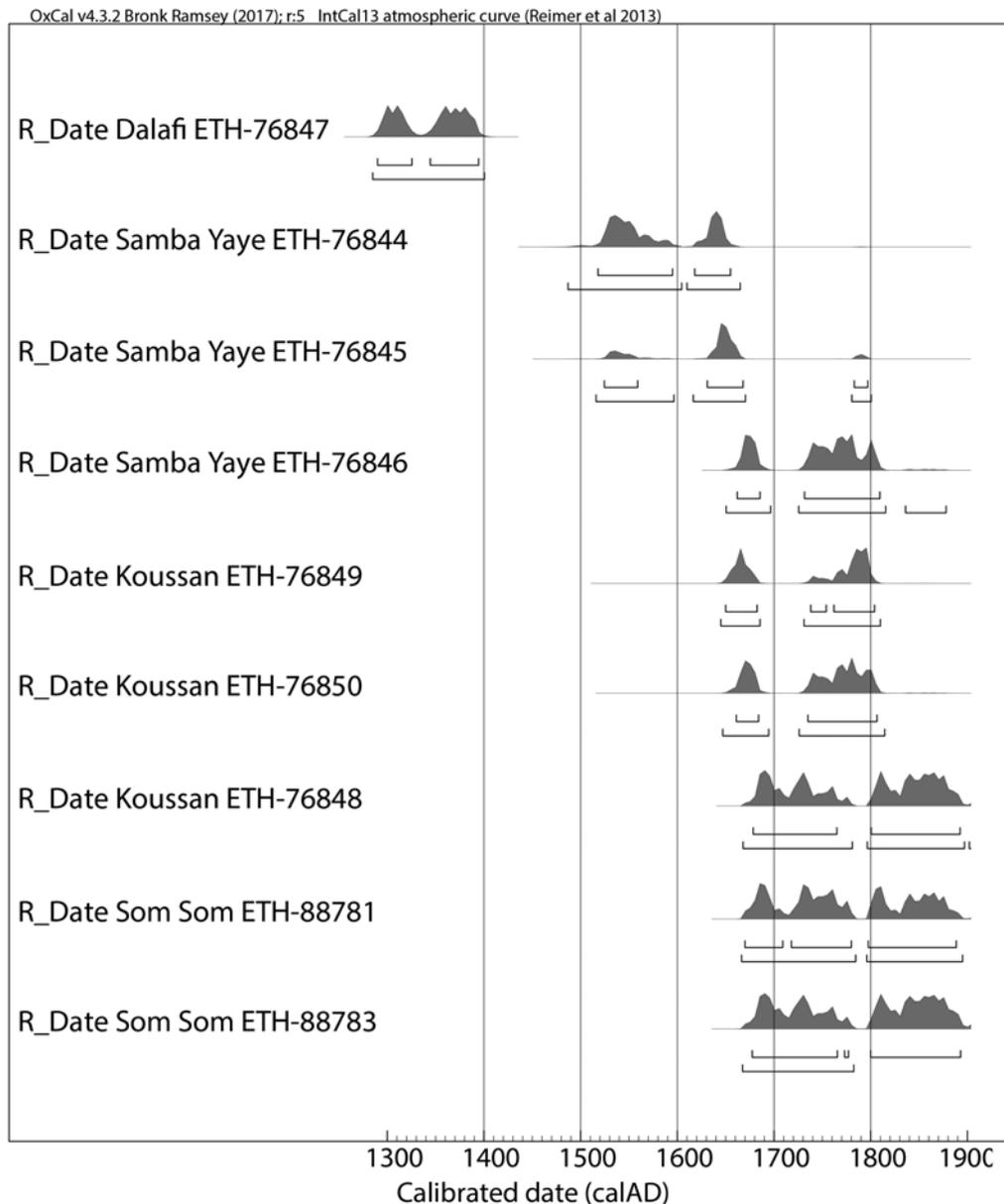


Figure 6.55. Tableau récapitulatif des matériaux utilisés.

récit de voyage d'un explorateur, et cette information était parfois vague, ne précisant ni la période de construction ni celle de destruction. C'est le cas de Samba Yaye par exemple, où la seule donnée chronologique concernant le *tata* figure dans le récit d'exploration de Raffanel (1846 :397). Cette donnée nous indique juste qu'en 1843, il y avait un *tata* à Samba Yaye, mais n'indique ni la période de construction ni celle d'abandon. Pour pallier de telles difficultés, nous avons eu recours à la datation radiométrique.

Hormis le site de Koba, où la fouille n'a livré aucun échantillon de charbon datable, nous avons obtenu des datations radiocarbone pour tous les autres sites fouillés (fig. 6.56). Globalement, ces datations sont comprises entre le 16<sup>ème</sup> et le 19<sup>ème</sup> siècle, sauf celle du site de Dalafi centrée sur les 13<sup>ème</sup>-14<sup>ème</sup> siècles, soit bien avant l'ère atlantique. Les datations radiocarbone ont fourni plusieurs pics de probabilité, et certains de ces pics ont de bonnes correspondances ou s'articulent bien avec les datations fournies par les sources historiques. C'est le cas des sites

de Som Som et Koussan. Dans le cas de Dalafi où la date radiocarbone est centrée entre les 13<sup>ème</sup>-14<sup>ème</sup> siècles, alors que les traditions orales et les récits de Rançon (1894 b : 432) permettent de situer la construction d'un *tata* dans le cours des 17<sup>ème</sup> -18<sup>ème</sup> siècles, il est possible que le *tata* de Dalafi ait été bâti sur un site ancien. Ainsi, la dernière occupation du site, depuis l'ère atlantique jusqu'à présent, semble être sans lien direct avec l'événement daté par le charbon que nous avons prélevé dans le fond du fossé.

Nous avons conscience que l'usage de la datation radiométrique pour les périodes chronologiques récentes a quelques biais. En effet, la période étudiée étant très récente, les datations radiocarbone fournissent des intervalles chronologiques très larges à cause de l'imprécision de la calibration. Loin d'avoir de véritables « pics de probabilité », on obtient plutôt des « plateaux de probabilité » dans lesquels l'événement à dater peut s'insérer. En outre, et dans le cas de notre recherche, nous n'avons pas obtenu d'échantillon permettant de dater directement les mises en place ou la destruction

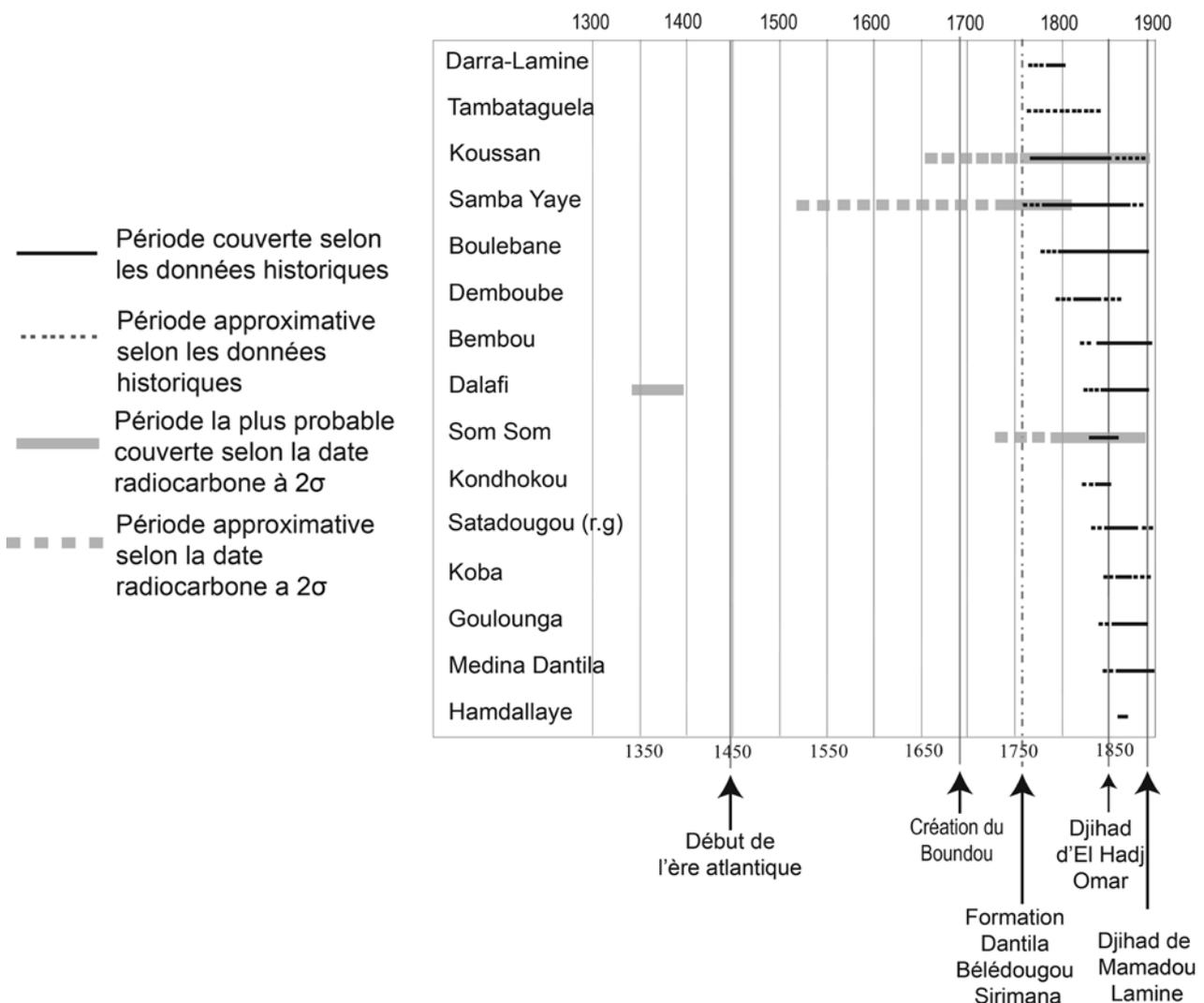


Figure 6.56. Tableau récapitulatif des techniques utilisées. Les cases en gris sont des sites sur lesquels la technique n'a pas été observée.

Sites	Demboube	Darra-Lamine	Koba	Samba Yaye	Hamdallaye	Som Som	Tambataguella	Dalafi	Koussan	Boulebane	Medina Dantila	Bembou	Goulounga	Kondhokou	Satadoungou
Aire (en are)	2	11	11	12	50	55	73	467							

Figure 6.57. Tableau récapitulatif des aires des sites fortifiés.

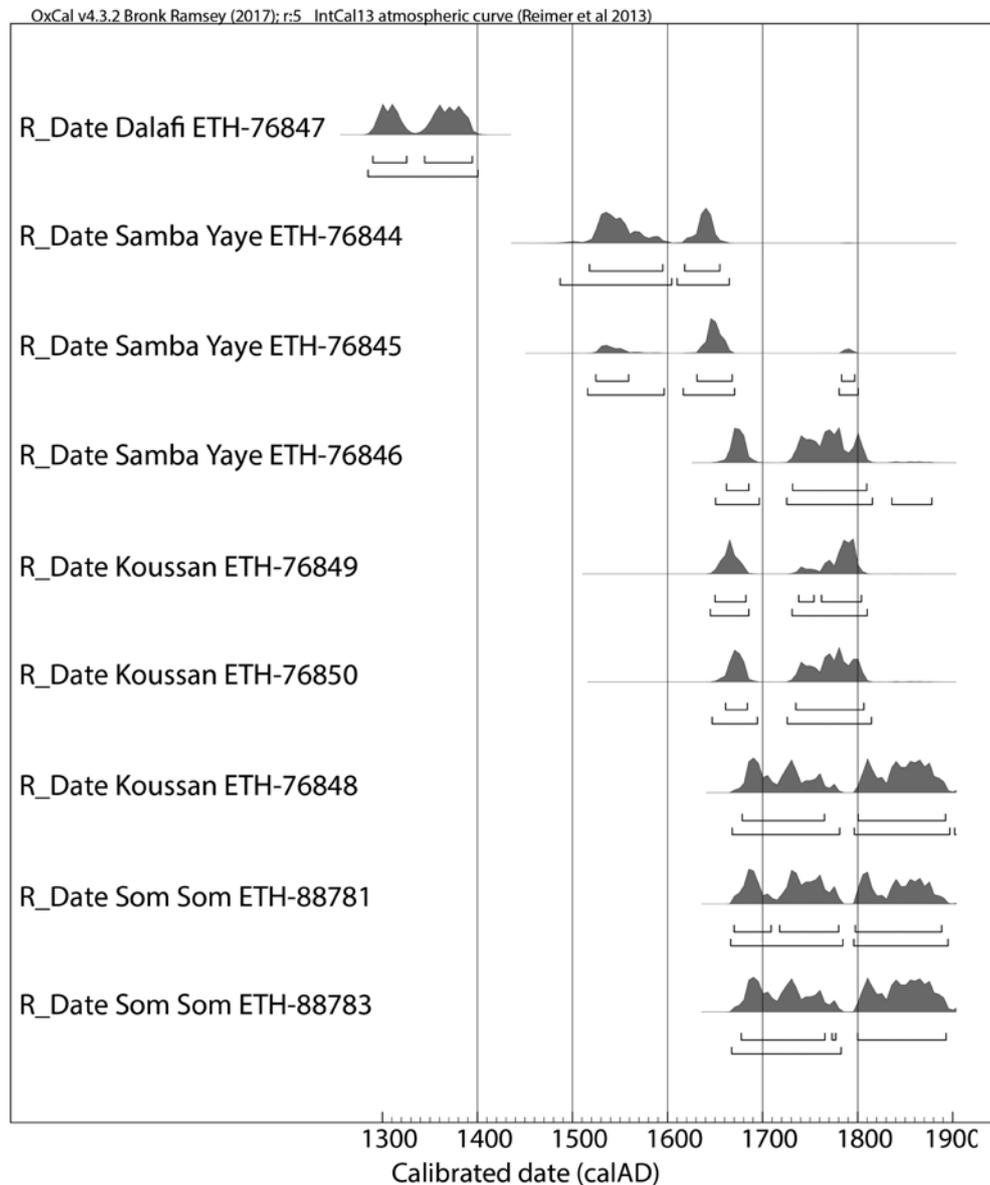


Figure 6.58. Datations radiocarbones des sites fouillés.

des fortifications. Nos échantillons nous ont permis de dater des occupations, antérieures ou postérieures à la fortification, et non les fortifications elles-mêmes. Malgré ces biais, l'obtention de ces dates nous a cependant permis

d'envisager de nouvelles hypothèses sur les sites pour lesquels nous n'avons parfois que des données sommaires, comme à Samba Yaye.

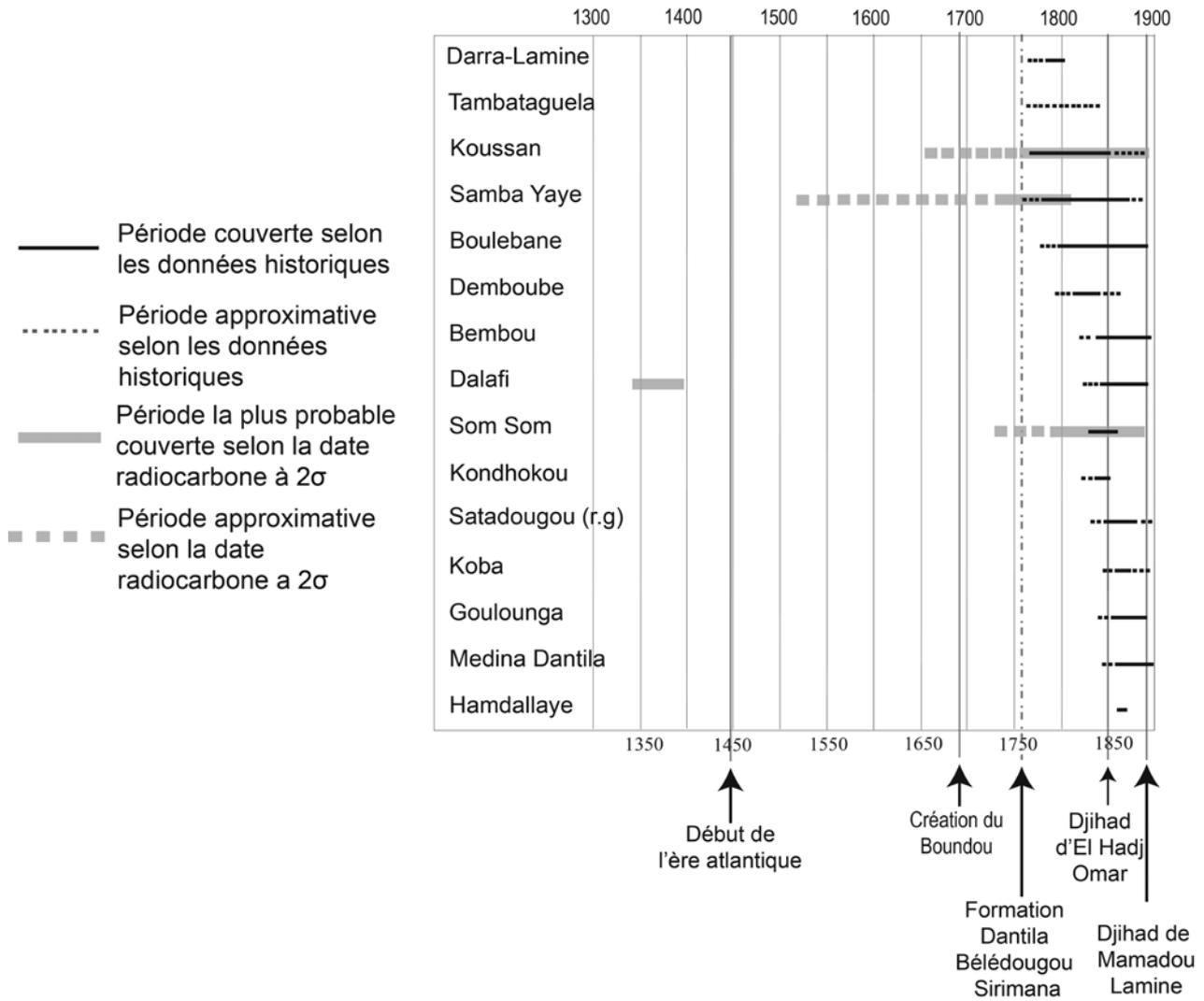


Figure 6.59. Chronologie générale des sites fortifiés de la vallée de la Falémé à l'ère atlantique, classement selon les dates de construction.



## Synthèse générale et discussion sur l'étude des fortifications en Afrique de l'Ouest

En Afrique de l'Ouest en général, et dans la vallée de la Falémé en particulier, les formations étatiques qui ont prospéré pendant l'ère atlantique ont développé des stratégies de survie dans un contexte marqué par des rapports de force et de violence. Parmi ces stratégies, la fortification a été une des solutions privilégiées par les communautés. C'est dans ce contexte que s'inscrit la mise en place des *tata* et d'autres structures défensives au sein des communautés villageoises. Dans ce chapitre, nous faisons d'abord une synthèse générale de notre travail ; nous discutons ensuite de quelques thèmes de réflexion plus larges et en lien avec l'étude des fortifications ouest-africaines. Cette discussion n'est pas limitative. Elle fait ressortir quelques pistes de réflexion qui peuvent déboucher sur de nouvelles problématiques, ou aider à reconsidérer le rôle des fortifications dans l'histoire générale des sociétés africaines.

### 7.1. Synthèse générale

Se fortifier est l'action de se mettre en sûreté soit par l'occupation d'un site naturellement défendu, soit par l'usage de structures construites ou aménagées, soit par l'utilisation d'un site naturel complété par des structures anthropiques. Dans les communautés humaines, l'usage des fortifications plonge ses racines aussi loin que l'on peut remonter dans le temps. La diversité des formes d'expression des fortifications trouve aussi son origine dans différents facteurs tels que : la nature de la menace à laquelle une communauté est soumise, l'environnement dans lequel vit cette communauté et, enfin, les moyens techniques dont dispose cette communauté. Ainsi, nous qualifions de fortifications naturelles les sites dont les propriétés défensives ne sont pas le produit d'une industrie humaine, tandis que les sites qui sont construits ou qui ont été aménagés pour servir d'abris sont qualifiés de fortifications artéfactuelles.

Nous avons vu que les fortifications naturelles sont des lieux qui peuvent servir d'abris temporaires ou permanents parce qu'ils sont difficilement accessibles. Ces lieux peuvent être des falaises, des montagnes, des forêts etc. Même si ces lieux sont inscrits dans le paysage, il est erroné de les qualifier de paysage fortifié. Les fortifications artéfactuelles sont des structures qui sont intentionnellement produites afin de servir de moyen de défense. À cause de leur caractère défensif, ces structures peuvent aussi être qualifiées de structures défensives. Les fortifications artéfactuelles se déclinent en trois sous-catégories : les fortifications végétales à l'instar des barrières de plantes aux propriétés piquantes ou urticantes,

les fortifications excavées telles que les fossés défensifs et les chausse-trappes, et les fortifications construites comme les murailles et les murets.

En Afrique de l'ouest, les recherches ont permis de documenter divers types de fortification, allant des sites refuges, jusqu'aux murailles communément appelés *tata*, en passant par les barrières faites en matériau végétal comme les *sanié* et les *dyasa*. L'état de la recherche en Afrique de l'Ouest nous a conduit à proposer un essai de classification basé sur les caractéristiques intrinsèques des structures. Cette classification peut être considérée comme une première étape vers la construction d'une typologie. La seconde étape nécessitera des recherches supplémentaires qui se porteront sur les caractéristiques extrinsèques de lieux, de temps et de fonctions de chaque catégorie. Au-delà des catégories et des sous-catégories que nous avons proposées, la revue de la littérature nous a permis de mettre en évidence une grande diversité de fortifications en Afrique de l'Ouest. Cette diversité concerne aussi bien les dimensions, les formes que les matériaux utilisés. En l'absence d'un réel corpus de référence pour notre sujet, cette revue bibliographique était plus que nécessaire afin de fixer un cadre nous permettant de faire des analyses comparatives et d'esquisser, si possible, des interprétations. Dans la discussion qui suit, nous ferons souvent appel à des éléments que nous avons évoqués dans la revue bibliographique.

Bien que les recherches archéologiques soient peu nombreuses sur le sujet au Sénégal, elles ont néanmoins contribué à l'étude de quelques sites dans le cadre de travaux de fin de cycle universitaire et seules des recherches supplémentaires pourront révéler l'existence de structures fortifiées plus anciennes car globalement, la chronologie de mise en place des structures étudiées se situe entre le 17<sup>ème</sup> et la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, au cours de la seconde partie de l'ère atlantique. Le commerce atlantique, qui a continué à se développer durant cette période, et la vie quotidienne des communautés qui vivaient dans la vallée de la Falémé pendant cet ère étaient soumis à l'influence des changements climatiques et environnementaux. Ces derniers rythmaient les cycles agricoles, et les événements tels que la disette ou la famine étaient souvent à l'origine des conflits et des *razzias*. L'alternance des saisons était également un facteur déterminant dans la conduite des activités, que ce soit pour les campagnes militaires ou pour les activités de colportage des marchandises. Les déplacements des caravanes, commerciales et esclavagistes dépendaient donc de ces contraintes climatiques et environnementales. Les saisons des pluies étant généralement destructrices